

LA FAUSSE LIBÉRATION DE VILLARS-SOUS-ÉCOT

Doubs, septembre 1944

Texte de Marcel ARNOULD
Ancien du 3e peloton du 2e escadron

paru dans l'Ancre d'Or Bazeilles n°228 – Octobre 1985

Ce récit a été rédigé en fonction de différents témoignages, et, bien, entendu, de celui de l'auteur, et de ses notes. Un souvenir, même vivace, peut vous induire en erreur, surtout quarante ans après. Mais cet ensemble, notes plus témoignages de participants authentiques de l'action, ne peut rester qu'irréfutable.

Il est bien évident que, simple exécutant » au ras du sol », aucun d'entre nous ne peut expliquer les faits sur un plan stratégique.

Cependant, un petit village d'une centaine d'habitants, situé dans ce que les états-majors appelaient alors « la boucle du Doubs », perdu dans la forêt entre l'Isle-sur-le-Doubs et Pont-de-Roide, distant de Montbéliard d'environ quinze kilomètres, et sensiblement autant de la frontière suisse (évaluation » à vol d'oiseau 9, très à l'écart de tout grand axe, a été, à son échelle, le centre méconnu d'une tragédie.

Tragédie militaire et civile.

Un peloton mécanique éliminé, et vingt-deux habitants fusillés.

Eu égard à l'importance de l'enjeu, cocarde mise à part, quel gâchis !!!

L'escadron Couturier, (2e Escadron du régiment de reconnaissance de la 9e Division d'Infanterie Coloniale) après avoir participé à la libération de Toulon et à la prise de ses forts, avait poussé une pointe jusque Banyuls, et pénétré quelque peu en territoire espagnol pour affirmer la présence française auprès d'éléments frontaliers turbulents, mettant à profit une zone abandonnée par les Allemands et pas encore reprise en mains.

Notre rapide parcours, malgré une pause de deux jours peu avant la traversée de Lyon, nous amène, le 9 septembre au soir, à une vingtaine de kilomètres à l'est de Besançon. Il y a à peine trois semaines que nous sommes débarqués, et, après avoir remonté une si grande partie de la France, ignorants que nous sommes de la situation, l'impression est que la guerre nous fuit désormais, et que la victoire nous trouvera pantelants de n'avoir qu'à peine œuvré pour elle !

Inconscience de nos vingt ans... Nous ne perdons rien à attendre !

Le 10 septembre, la progression reprend, et les étapes se font de plus en plus courtes. Le canon se fait entendre à nouveau, de plus en plus proche.

À 18 h, ce même 10 septembre, notre peloton, que commande le sous-lieutenant Gourio, après avoir traversé Goux, déjà occupé par nos camarades du 3e Escadron, se dirige vers le village de Villars-sous-Écot, par le petit chemin vicinal (qui est devenu le

CD 227). Chemin désastreux au possible, avec éboulis, et un gros trou latéral que nous devons contourner avec délicatesse.

Petit soleil au couchant, grande visibilité. Nous échangeons quelques rafales avec des fantassins allemands, qui fuient en direction de Saint-Maurice, par les collines boisées qui se situent dans notre axe de marche.

Arrivés dans le village, nous nous installons en défensive aux différentes issues, et posons quelques mines anti-chars en direction d'Écot.

La population, en délire, pavoise et nous embrasse.

La nuit tombe déjà lorsque l'ordre nous est donné d'abandonner notre position et de revenir sur nos pas, à Goux. Nous sommes routinés à ces genres de déplacements, et notre surprise n'interviendra que lorsque, ayant rejoint le gros de l'escadron, à la grande nuit, il nous est signifié d'avoir à retourner d'où nous venions, c'est-à-dire, de repartir occuper le village de Villars.

Après les manœuvres qu'impose le demi-tour, nous voici donc retournant sur nos pas.

Imaginez le remue-ménage d'un peloton mécanique manœuvrant dans la nuit, sans lumière, bien entendu, mais à la barbe d'un ennemi qui ne manque certes pas de surveiller et surtout d'entendre nos mouvements.

Il est certain que nos positions défensives, reprises à une heure aussi tardive (il est minuit, environ) et dans de telles conditions, ne peuvent être des plus efficaces.

Où est l'erreur ...?, vue, surtout, avec le recul du temps.

Aurions-nous dû quitter le village, mais, l'opération réalisée, devait-on nous refouler aussi promptement dans la nuit ?

L'explication nous est venue, avec le temps qui passe et les témoignages de camarades qui se retrouvent, le cheveu grisonnant. Le capitaine Couturier, craignant pour notre sécurité devant ce qu'il appela un « coupe-gorge » en étudiant sa carte, nous fit revenir, alors qu'une autorité supérieure (laquelle ?) exigea que le village soit tenu. Il ne le fut pas longtemps, et il reste les faits : le lendemain, dans la matinée, le 3e peloton du 2e Escadron du RICM avait cessé d'exister !

J'étais conducteur de scout-car, ce véhicule blindé de reconnaissance, à ciel ouvert, genre camion, au pourtour duquel circule un rail intérieur destiné à faire manœuvrer en tous sens les deux mitrailleuses, l'une de 12,7 et l'autre de 7,6. Pour la conduite, un petit volet à glissière s'ouvrait dans le blindage, devant les yeux, orifice d'environ 15 x 8 cm, permettant tout juste, en ordre de route, de voir devant soi.

Notre formation, comportait quatre de ces « scouts ». Mais, ce jour-là, l'un d'entre eux, ayant eu des difficultés mécaniques, était resté à Goux. Ce qui n'a pas empêché son chef, le sergent Lacombe, de se faire tuer, ce même soir, par un obus de 88. Le canon d'assaut habituel était également absent. J'en ignore la raison. Le complément était :

quatre jeeps et deux dodge 6 x 6 traînant les deux canons de 57 anti-chars. À peine quarante hommes au total.

Nous passons donc le reste de la nuit à l'intérieur du village, sans trop de problèmes, les issues étant gardées en défensive. En fait, le peu d'étendue de l'agglomération faisait que nous étions pratiquement groupés.

Dans cette cuvette où se trouve situé Villars-sous-Écot, pris entre bois et montagnes, et par un phénomène bien connu d'écran radio, la liaison est impossible. Aussi, au petit matin, l'inquiétude du capitaine, resté au village précédent, l'incite à envoyer vers nous un motard, qui revient rendre compte du message verbal à peu près suivant : « La nuit a été calme, à part quelques bruits de chenilles (chars). Je crois qu'ils (les Boches) ont décroché. R.A.S. »

L'inquiétude de notre capitaine est donc dissipée. ...Hélas, pour peu de temps !

Au su des événements ultérieurs, il s'avère que les bruits de chenilles entendus dans la nuit n'indiquaient pas un repli de l'adversaire, mais, bien au contraire, la mise en place d'un dispositif pour « coiffer » le peloton Gourio. Le motard Legens, passé sans encombre, n'est certes pas resté inaperçu des Allemands, mais il fallait, pour eux, préserver l'effet de surprise. Une chasse au sanglier interdit de tirer les grives !

Alors que des civils nous portent des boissons chaudes, les obus se mettent à tomber. Et de plus en plus drus. L'un de mes proches, Lansou-Vigneau, est atteint d'éclats dans le dos, et saigne abondamment. Je le soigne avec ma boîte de pansement individuelle. C'est, je crois, le premier atteint de cette matinée tragique.

Je ne suis pas, moi, au courant de la situation d'ensemble, mais la position est vite intenable. Et ce que je prenais pour un pilonnage d'artillerie était, en fait, une attaque de chars, que je ne voyais pas.

Le sous-lieutenant Gourio, après s'être rendu compte que nous étions pris entre les feux de deux auto-moteurs de 105, venant de l'ouest du village, c'est-à-dire nous coupant le chemin par lequel nous étions arrivés, et ceux de deux chars venant du nord, par une autre issue devenue pour nous également interdite, nous donne ordre de nous disperser, en empruntant le seul itinéraire encore disponible, mais qui tourne le dos à un éventuel retour en nos lignes. C'est une sorte d'impasse grèveuse, donnant sur les arrières du village, et qui monte parallèlement à la route d'où nous étions venus, le surplombant sur quelque 200 à 300 m.

Mon véhicule étant posté à l'angle même de ce bout de chemin, nous partons donc les premiers. Après quelques tours de roues, et me sentant bien seul à fuir, j'arrête. Il me faut signaler que mon chef de voiture, le sergent-chef Cailly, brave homme au demeurant, était un indécis, et que, bien souvent, avec son consentement tacite, je

prenais les initiatives. Me levant de mon siège, et regardant alentour, j'aperçois, sur la route du bas, près des premières maisons en venant de Goux, un char allemand. Nous a-t-il vus ...? Je l'ignore. Mais il lui serait impossible de toucher notre « scout » puisque nous le surplombons, et que sa tourelle ne doit pas lui permettre de nous viser.

Mais cette réflexion ne m'effleure même pas. Le véhicule du sous-lieutenant Gourio arrive en trombe, nous dépassant, et l'officier crie, au passage, à peu près ceci : « Barrez-vous N.D.D., dégagez ». C'est alors que commence la grande pagaille. Nous fonçons tous dans ce chemin sans issue, et nous nous retrouvons à louvoyer dans un champ, entre des buissons et des bois. De partout, les armes claquent ! Les équipages mettent pied à terre, et les anti-chars tentent une mise en batterie contre les blindés qui nous collent aux fesses. Pour ma part, je fais du gymkana pour éviter d'être pointé, seul que je suis désormais à bord, et j'arrive à un endroit où je suis bloqué par une butte, entouré des zébrures violettes des perforants. Après une marche arrière et une tentative vrombissante mais impuissante, j'abandonne et évacue rapidement le scout-car.

À cet instant, je suis immensément seul, et les ordres de mon subconscient sont également les seuls à me parvenir. Parlant de bêtes, l'on citerait l'instinct...

Comme une icône indélébile, ces siècles de vie qui passent en un fragment de temps restent ancrés dans les souvenirs.

Le scout-car, atteint par un projectile, saute de toutes les munitions qu'il renferme...

Pendant ce temps, que se passe-t-il, hormis mon cas personnel ...?

Les différents éléments de notre formation s'étaient, comme moi-même, dispersés au hasard dans cette arène de quelques menus hectares, les servants d'anti-chars se faisant tuer en tentant une ultime mise en batterie.

À l'instant même où, étant sur une hauteur, la radio se remet à fonctionner pour un ultime message de détresse, le sous-lieutenant Gourio, debout à son poste, le torse émergeant et gesticulant en sémaphore pour organiser la dispersion, reçoit en pleine poitrine, un perforant qui le déchiquète littéralement, dispersant ses débris sanguinolents sur l'équipage (Relation ultérieure de Gambin, son conducteur.)

Le bref message, interrompu par « un bruit sourd » (radio du capitaine) disait en substance : « violemment contre-attaqués... on décroche... » Puis, le silence.

Le sergent-chef Van Hove, à terre, et aux prises avec un char allemand, reçoit une balle en pleine tête, alors qu'une grenade en main il s'apprête à l'affronter. « Ce sera lui ou moi », avait-il dit au préalable.

Un héros de légende, à notre époque ...? Eh oui, il en fut...

Le capitaine Couturier, présentant le drame, et sans autre information sur notre sort, décide alors une opération de dégagement sur Villars, avec son reste d'escadron, auquel se joignent deux chars du 7e Régiment de Chasseurs d'Afrique.

Partant de Goux, distant de 3 à 4 km, il se heurte, lui aussi, aux chars allemands embusqués.

N'étant pas — et pour cause — de cette seconde colonne, je laisse cette partie du récit à Robert Heidet, sergent motard à l'époque.

« Nous arrivons à l'entrée de Villars, bien accueillis, mitrailleuses et obus... Le capitaine est à la tête, colt en main. Il me donne l'ordre de guider le premier char (le « Duguesclin ») pour le franchissement du pont étroit à l'entrée du village.

« La manœuvre est délicate. Le char, tous volets baissés, avance lentement. Quelques mètres seulement me séparent de lui. A peine le pont franchi, une violente explosion me déséquilibre. Une lueur orange sur le char, puis, le brasier. Il vient de prendre un « 88 » de plein fouet au bon endroit. Désarmé, le pilote tué, le blindé, en flammes, continue sa course contre le talus, moteur calé. Un seul homme en sort, couvert de sang et de débris humains. Hagard, fou, il vient à moi et me demande de lui dire où il est blessé. Je n'ai pas le temps de lui répondre, il part en courant. Je n'ai jamais su ce qu'il était devenu.

« Et là commence le feu d'artifice des munitions, à l'intérieur... Le capitaine me donne l'ordre de guider le deuxième char. Témoin du premier acte, lui, prend des risques et franchit le pont en trombe. Une nouvelle explosion... Mais, cette fois, le « 88 » ricoche et ne pénètre pas. La décision du pilote n'a pas permis au tireur allemand de figurer son tir. »

« ...À partir de là, on piétine, on n'avance plus, nous ne pouvons pas. Les fantassins allemands sont au-dessus de nous, pas très loin, et nous canardent. À ma connaissance, personne de chez nous n'a pu pénétrer dans Villars, ni ramener de renseignements valables sur votre sort.

« ...Le capitaine, redoutant peut-être une possible intervention des chars lourds allemands (Ferdinand et Yackpanther), décide le retour sur Goux. Impressionnés (peut-être !) par la présence, chez nous, de chars, dont ils ignoraient sans doute le nombre exact (2 ...!) les Allemands ne sont pas intervenus en tant que chars. Ils se sont rattrapés en suppléant leur artillerie... »

Nous, les encerclés, ignorons tout de cette opération, et les coups qui nous sont destinés se confondent, en bruit, sans que nous cherchions à en définir les subtilités du combat.

La suite de l'aventure ...? pendant trois jours, nous avons erré dans les bois, sans savoir où nous étions, orphelins de nos chefs morts ou dispersés, sans carte, sans nourriture et surtout sans boisson. Nous étions une douzaine à être regroupés. L'un d'entre nous

Meng, est descendu dans Villars pour demander un peu à manger. On l'a supplié de se sauver sans compromettre les habitants, car les « têtes de mort » étaient partout. Effectivement, pendant ces trois jours de détresse, alors que nous ignorions notre position par rapport aux troupes amies, les Boches n'ont pas manqué de nous poursuivre et de nous « allumer ».

Une douzaine de mes camarades sont restés, ce jour-là, sur le terrain, dont le sous-lieutenant Gourio. Et quand je dis restés, c'est le mot juste, car trois mois plus tard, nous sommes allés, nous, les rescapés, les relever à l'endroit même où ils agonisèrent.

Cinq furent faits prisonniers par les Allemands, dont un, le sergent Vannier, grièvement blessé. Un autre, Bonzon, fit le mort pendant de longues heures, mais dut bouger pour vaincre l'ankylose, et fut repéré.

Un groupe réussit à rejoindre la Suisse, et revint une dizaine de jours plus tard.

Bien entendu, aucun véhicule n'en réchappa.

Beaucoup plus tard, nous avons appris l'ampleur des représailles allemandes sur la population. Vingt-deux hommes, dont un jeune de seize ans, furent fusillés.

Et le village resta occupé pendant encore près de deux mois.

À l'occasion du 40e anniversaire des combats du Doubs et de l'Alsace, une délégation du RICM est passée par Villars-sous-Écot.

Sur un monticule, à quelques centaines de mètres du village, à l'endroit presque exact où fut tué le sous-lieutenant Gourio, un cimetière a été aménagé, où reposent les vingt-deux civils fusillés, bien entretenu et entouré de conifères verdoyants.

En contrebas, avant même les premières maisons, où fut démoli le char du 7e RCA., une stèle a été érigée qui porte trois noms, ceux de l'équipage du « Duguesclin ».

Au mur de la mairie, une plaque est apposée servant de monument aux Morts du village, comme dans tous les pays de France.

Lorsque, seul rescapé présent le jour de notre visite, le général Dercourt m'a demandé de déposer une gerbe au pied de cette plaque, j'étais ému à en pleurer et dus m'en excuser.

Le sacrifice du peloton Gourio et de son chef est totalement resté dans l'ombre !